

La fête du Nil

fut plus satisfait de leur industrie culinaire que de leur manière de manger.

Le soir, Bonaparte et les scheikhs vinrent à la place d'Esbakie, illuminée avec des verres de couleur.

Toute la population du Caire s'y trouvait réunie, chantant les litanies du prophète.

C'était un spectacle nouveau pour les Français que cette foule immense de gens qui s'inclinaient tous ensemble, avec une ferveur convulsive, en psalmodiant sur le rythme le plus monotone des versets d'un sens mystérieux :

Ce fut, pour les Musulmans, une nouveauté plus étrange encore, que les manœuvres militaires dirigées par Bonaparte et exécutées par les soldats avec une merveilleuse précision.

Cette fête fut terminée par un feu d'artifice qui ne les étonna pas moins.

Le lendemain, 21 août, Bonaparte fonda l'Institut d'Egypte. Monge en fut nommé président et Fourier secrétaire : jaloux de rendre un éclatant hommage au mérite de Monge, Bonaparte n'accepta que la vice-présidence de cette illustre assemblée.

Bonaparte ne semblait occupé que d'affermir en Egypte la domination des armes françaises. Tandis qu'il organisait au Caire cette docte assemblée, et qu'il se montrait si curieux de prouver à l'Egypte que les Francs étaient venus lui donner la paix, les arts, l'industrie, et non pas la guerre et les fléaux qui l'accompagnent, il ne négligeait rien de ce qui pouvait lui concilier des partisans hors des murs du Caire, affaiblir le parti des Mamelucks et prévenir l'éventualité d'une révolte.

Il nomma lui-même l'émir-haggi, c'est-à-dire l'émir des pèlerins, qui a pour fonction de protéger contre les pillards du désert la grande caravane de la Mecque, et, ayant fait choix pour cette fonction de Mustapha-Bey, lieutenant du pacha, il le revêtit, au Mekemé de la pelisse d'honneur, devant les membres du divan, et lui donna de grands palanquins pour le pèlerinage.

Vers le même temps, Bonaparte entama des négociations avec le pacha du Caire, qui s'était réfugié dans la Syrie à la suite d'Ibrahim-Bey et avec le pacha de Saint-Jean-d'Acree, Achmed-Djezzar, auquel il fit proposer un pacte d'alliance, promettant de lui venir en aide contre le sultan, s'il avait besoin des armes françaises ; mais celui-ci, mal disposé par les Anglais à l'égard de l'envoyé, refusa de le recevoir et s'empara des chrétiens de Damas qui lui servaient d'escorte.

La manière d'agir de Bonaparte à l'égard des scheikhs du Caire fut aussi bienveillante qu'elle pouvait l'être. Il n'ignorait pas que la plupart d'entre eux avaient conservé de mystérieuses relations avec Mourad, Ibrahim et les autres beys, et il se défiait à bon droit de ces gens discrets et rusés. Il les invitait souvent à sa table.

On raconte qu'assis un jour près du scheikh El-Mondi, il lui fit cette question :

— Depuis six mois que je suis avec vous, que vous ai-je, à votre sens, appris de plus utile ?

— Ce que vous m'avez appris de plus utile, répondit le scheikh, c'est de boire en mangeant.

L'usage des Arabes est en effet, de ne boire qu'à la fin des repas. Un autre jour, Bonaparte voulut mettre à l'épreuve la fidélité des membres du divan. Quand ils furent réunis dans son palais, il s'avança vers le président de cette assemblée, Abdallah-Cherkavi, et plaça sur

sa poitrine une cocarde tricolore. Celui-ci se prosterna jusqu'à terre, fit les plus étranges contorsions, déclara de la manière la plus énergique, et, autant qu'il put la plus respectueuse, qu'il refusait de porter ces insignes de la servitude. Ce fut vainement que le drogman lui tint ce discours :

— O scheikhs, vous êtes les amis du général en chef, et il veut vous faire honneur par cette marque de distinction ; lorsque vous serez décorés, le peuple et l'armée vous respecteront.

Les scheikhs répondirent :

— Mais, aux yeux de nos frères les Musulmans et du grand Allah, nous serons avilis.

Après une négociation qui ne dura pas moins de douze jours, Bonaparte leur interdit de paraître désormais devant lui, s'ils ne consentaient pas à prendre la cocarde : ils obéirent, mais en protestant. Quand ils étaient appelés près de Bonaparte, ils suspendaient à leur poitrine, au seuil du palais, l'emblème abhorré ; mais à peine avaient-ils mis le pied dehors, qu'ils se hâtaient de dissimuler cette cocarde officielle dans les poches de leurs amples pantalons.

Napoléon ne réussit pas à faire comprendre la sagesse de ses arrêtés relatifs aux sépultures. On enterrait les morts à Esbakié, à Rouvaih, sur les places du Caire, au pied des maisons. Il ordonna d'établir des cimetières dans la campagne, et de niveler le sol de la place d'Esbakié.

Aussitôt que les Français eurent porté la main sur les tombeaux, les Musulmans s'assemblèrent de tous côtés et poussèrent des clameurs de désespoir ; les femmes accoururent en foule sous les fenêtres du général en chef, pleurant, priant, menaçant les profanateurs de leurs ossuaires domestiques. Bonaparte se vit contraint de faire suspendre les travaux commencés.

Il en acheva d'autres plus importants. Dans la maison d'Ibrahim-Bey, située sur les bords du canal de Rodah, à un quart de lieue du Caire, il fit établir un hôpital assez vaste pour recevoir cinq cents malades.

On construisit, en outre, par ses ordres, du Caire à Boulay, une chaussée qui rétablit entre ces deux villes les communications interrompues par le débordement du Nil : les fortifications du Caire furent réparées ; de grands établissements militaires, des entrepôts, des greniers

pour les vivres et pour le fourrage s'élevèrent au milieu de la ville et donnèrent aux habitants une idée de la prévoyance et de l'industrie des Français ; les rues furent éclairées et balayées ; on bâtit un théâtre, on ouvrit un jardin public, une espèce de Tivoli. Le soldat français put bientôt se croire transporté dans une place fortifiée.

Depuis quelques jours le drapeau tricolore, planté sur la plus haute des Pyramides, avait annoncé aux habitants de l'Égypte la commémoration de la fondation de la République française ; le général en chef avait ordonné qu'elle serait célébrée par une fête civique sur tous les points où se trouvait l'armée ; il en avait lui-même tracé le plan et le programme.

A Alexandrie, on devait illuminer l'aiguille de Cléopâtre ; au Caire, devait s'élever, au milieu de la place d'Esbeckich, une colonne à quatre faces, destinées à recevoir, chacune, les noms des Français morts à la conquête de l'Égypte.

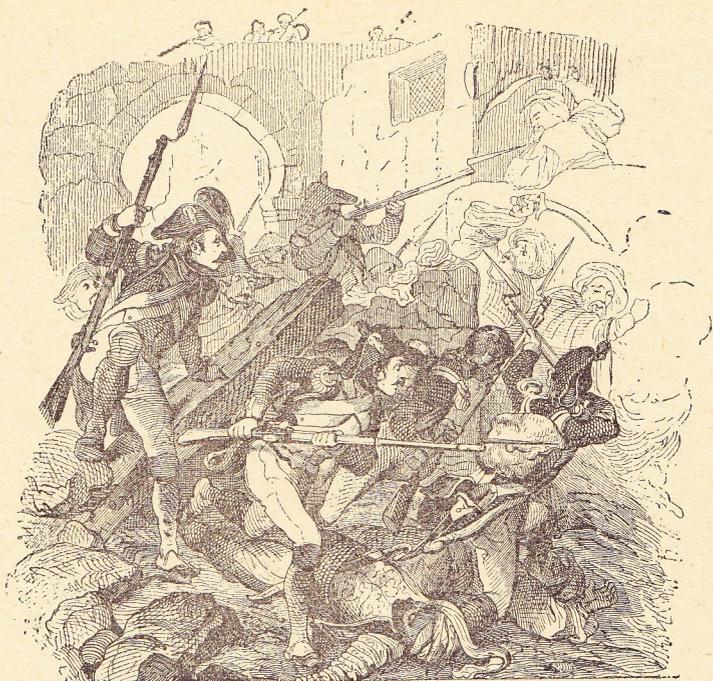
Des manœuvres, des courses et des illuminations devaient concourir à la solennité de cette journée. Dans la Haute-Égypte, c'était sur les ruines de Thèbes que les troupes célébreraient cet anniversaire.

La veille de la tête, Napoléon adressa à l'armée la proclamation suivante :

» Soldats ! nous célébrerons demain le premier jour de l'an VI « de la République. Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple fran- « çais était menacée ; mais vous prîtes Toulon : ce fut le présage de « la ruine de nos ennemis ! Un an après, vous battiez les Autrichiens « à Dégo ; l'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes, et, « il y a deux ans, vous remportiez la célèbre victoire de Saint-Geor- « ges ! L'année dernière, vous vous trouviez aux sources de la Drave « et de l'Izozzo, de retour de l'Allemagne. Qui eût dit alors que « vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien « continent ? Depuis le perfide Anglais jusqu'au hideux Bédouin, vous avez continué de fixer les regards du monde !...

« Soldats ! votre destinée est belle parce que vous êtes dignes de « ce que vous avez fait, et de l'opinion que l'on a de vous. Vous « mourrez avec honneur, comme les braves dont les noms sont « inscrits sur les Pyramides, ou vous retournerez dans votre patrie « couverts de lauriers et de l'admiration de tous les peuples ! »

Le lendemain, cinquième jour complémentaire (22 août 1798), au



lever du soleil, trois salves, répétées par toute l'artillerie des divisions, furent le signal des réjouissances.

Aussitôt la générale battit dans la ville ; toutes les troupes, dans la plus belle tenue, prirent les armes et se rendirent sur la place d'Esbeckich.

Là, avait été tracé un cirque de 200 toises de diamètre, décoré de drapeaux tricolores portant le nom de chacun des départements de la République.

A l'entrée de ce cirque on avait élevé un arc de triomphe sur lequel était représentée la bataille des Pyramides, avec cette inscription en arabe : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophete*. Au milieu du cirque s'élevait un obélisque, et sur l'une de ses faces était gravé en lettres d'or : *A la République française !* sur l'autre : *A l'expulsion des Mamelucks !*

Lorsque les troupes furent réunies sur la place d'Esbeckich, Napoléon s'y rendit, accompagné de tout l'état-major-général, des savants de l'Institut d'Égypte, du Pacha et des membres du divan.

Le général en chef et son cortège vinrent se placer sur la plateforme environnant l'obélisque. Les musiques des demi-brigades exécutèrent des marches guerrières et des chants de victoire.

Puis les troupes après avoir exécuté les manœuvres ordonnées par Napoléon, vinrent se ranger autour de l'obélisque, aux cris mille fois répétés de *Vive la République!* la musique exécuta ensuite un hymne de la composition de Perceval pour les paroles, et de Rigel pour la musique puis la *Marche des Marseillais*, et toutes les troupes défilèrent ensuite devant le général en chef qui rentra au quartier-général.

L'état-major, les employés supérieurs des administrations, les savants, les membres du divan, les commandants turcs, avaient été invités à dîner par Napoléon.

Une table de cent cinquante couverts, somptueusement servie, était dressée dans la salle basse de la maison qu'il occupait.

Les couleurs françaises étaient unies aux couleurs turques ; le bonnet de la Liberté et le turban, la *Table des droits de l'homme* et le *Koran*, se trouvaient sur la même ligne. On laissa aux Musulmans la liberté des mets et des boissons : ceux-ci parurent très-satisfaits des égards que l'on eut pour eux.

Au dessert, de nombreux toast furent portés ; chacun d'eux fut accueilli par les applaudissements de tous les convives, et chaque fois la musique exécuta des airs analogues. Des couplets patriotiques, chantés par des officiers, terminèrent gaiement ce banquet.

A quatre heures, les courses commencèrent. Le premier prix de la course à pied fut gagné par le caporal Pathon, du premier bataillon de la 75^e demi-brigade ; le second, par le nommé Mariton, aussi caporal dans le 3^e bataillon de la même demi-brigade.

Les courses de chevaux étaient attendues avec impatience par les spectateurs ; chacun désirait voir les chevaux français disputer le prix aux chevaux arabes. La réputation de ces derniers était grande ; mais ce jour devait la voir détruire.

L'espace à parcourir était de 1350 toises ; au signal donné, six chevaux, dont cinq arabes, s'élancèrent dans la carrière... Le cheval français eut constamment l'avantage sur les autres, et arriva le premier au but sans paraître fatigué, tandis que les autres étaient hors d'haleine.

Le premier prix fut donc adjugé au citoyen Sucy, commissaire ordonnateur en chef, propriétaire du cheval normand qui avait parcouru en quatre minutes l'espace déterminé, le second prix au général

Berthier. propriétaire d'un cheval arabe arrivé le second au but ; le troisième à Junot, aide-de-camp du général en chef, arrivé le troisième. Les vainqueurs furent ensuite promenés en triomphe autour du cirque.

Quelques jours après, il y eut encore au Caire plusieurs réunions de Français pour fêter l'anniversaire du 13 vendémiaire, de cette journée qui avait commencé à mettre Napoléon en évidence. Le citoyen Benaben lut à cette occasion une ode de sa composition, où l'on remarquait cette strophe :

Héros, enfant de la victoire,
Dont le bras sauva mon pays,
Ta vie appartient à l'histoire ;
Elle en est le juge et le prix.
Du temps ne crains pas le ravage ;
Le temps efface-t-il l'image
Des Camille et des Scipions ?
Digne héritier de leur vaillance,
Tu sus, en illustrant la France,
Réunir en toi ces deux noms.

CHAPITRE IX.

En Syrie

Depuis longtemps Napoléon voulait visiter l'isthme de Suez, examiner les traces de l'ancien canal qui unissait le Nil au golfe Arabe, et traverser cette mer.

La révolte du Caire l'avait surpris dans ce projet qui n'avait été qu'ajourné, car au mois de décembre suivant il le mit à exécution et partit

pour Suez avec quelques savants, plusieurs officiers de son état-major et une compagnie de ses guides, ayant en tête un trompette appelé Krettly.

Le général en chef voyageait dans une berline avec son secrétaire intime, Bourrienne, Monge et Berthollet.

Pendant le première jour de marche, on avait éprouvé en traversant le désert une chaleur insupportable ; mais le soir le froid s'étant fait sentir en raison inverse de la température de la journée, tout le monde en souffrit.

Cet immense désert, seule route que suivent les caravanes de Suez, du Sinaï et des contrées situées au nord de l'Arabie, voyait, depuis des siècles, périr par une foule de causes tant d'individus qui ne craignaient pas de le traverser, que leurs ossements, semés çà et là sur le chemin, l'indiquaient suffisamment au voyageur assez hardi pour entreprendre un aussi périlleux voyage. Pour suppléer ou bois qui manquait tout à fait, Napoléon eut l'idée de faire ramasser une grande quantité de ces ossements pour en faire du feu.

Monge lui-même fit le sacrifice de plusieurs têtes d'une forme extraordinaire qu'il avait recueillies sur la route et déposées dans la voiture du général en chef. Mais, lorsqu'il fallut passer la nuit dans le campement qui avait été choisi, à peine cet amas d'ossements fut-il allumé, qu'une odeur insupportable obligea de lever le camp et de le porter plus en avant, l'eau étant trop rare pour qu'on l'employât à éteindre ce foyer infect.

Deux jours après, Napoléon et sa petite troupe passèrent la mer Rouge à *pied sec*, comme jadis les Hébreux, afin d'aller visiter les fontaines de Moïse.

La nuit était profonde lorsqu'on revint au bord de la mer, et la marée commençait à monter.

Il est présumable qu'on s'écarta un peu de la direction qu'on avait suivie le matin, car on s'égara. Cependant la marée montait toujours : déjà les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Le désordre se mit bientôt dans les rangs des guides. Krettly, le trompette qui nageait comme un véritable *poisson rouge*, abandonna sa monture et parvint à gagner la baie ; mais il aperçut le général Caffarelli qui, démonté, se débattait à la surface de l'eau et allait périr.

On sait que ce brave commandant du génie avait une jambe de



bois. Le trompette plonge aussitôt, harponne le général, et, aidé d'un maréchal-des-logis, parvient à ramener Caffarelli sur la berge. Cette action généreuse valut au trompette un éloge du général en chef, qui dès ce moment commença à l'apprécier.

Après avoir échappé presque miraculeusement au danger qu'il avait couru de son côté, Napoléon dit tranquillement aux officiers de son escorte :

— Ma foi ! il est malheureux que je n'aie pas péri comme Pharaon ; tous les prédicateurs de la chrétienté n'eussent pas manqué de faire sur moi un beau texte ; c'est une occasion qu'ils ne retrouveront jamais.

En revenant au Caire, le général en chef voulut s'assurer s'il n'y aurait pas possibilité d'unir, un jour, la mer Rouge, à la Méditerranée par un canal. Cette fois, ce fut à cheval qu'il fit cette excursion.

Il se mit en marche, suivi seulement d'un piquet de guides dont le trompette Krettly faisait encore partie. Mais, toujours disposé à s'aventurer, Napoléon poussa son excellent cheval arabe, qui, rapide comme le vent, laissa bien loin derrière lui l'escorte de son maître.

Cependant, parmi les guides, deux d'entre eux, sans doute mieux montés que les autres, l'avaient suivi : le premier était un brigadier

nommé Henry ; le second notre trompette. Napoléon avait déjà parcouru un espace considérable quand, ralentissant un peu l'allure de son cheval, il tourna la tête pour la première fois, et se mit à rire en s'apercevant de la disparition presque totale de son escorte...

Il n'en continua pas moins sa route sur le littoral qu'il voulait explorer ; et, après l'avoir parcouru dans toute son étendue, il s'arrêta : le jour était sur son déclin. Excédé de fatigue et succombant sous une chaleur étouffante, Napoléon mit pied à terre et s'étendit nonchalamment à l'ombre de deux palmiers qui formaient sur le sable fin et brûlant, un parasol naturel.

— Trompette, dit-il alors à Krettly qui avait suivi avec empressement l'exemple de son général, j'ai bien faim.

— Vous en avez le droit, mon général, répondit celui-ci, qui conserva toujours avec Napoléon, général ou empereur, son langage pittoresque de soldat. Malheureusement les boutiques de comestibles ne sont pas communes dans ce pays de sauterelles ; quoiqu'il y fasse une chaleur à cuire un bœuf, les alouettes n'y tombent pas toutes rôties, comme au temps du *paganisme* la manne y tombait dans la bouche des Israélites.

Napoléon ne put s'empêcher de rire de la comparaison.

— Cependant, mon général, continua le trompette, si vous ne vous montrez pas trop difficile sur la nature des aliments, on pourra vous contenter ; à la guerre comme à la guerre, en Syrie comme à Pontoise. Henry ! ajouta-t-il en s'adressant au sous-officier qui commençait à dormir, mets la table et prépare le couvert ; seulement le général se passera de nappe et de serviette. Pendant ce temps, je vais découper le rôti et assaisonner la salade.

Napoléon, qui ne perdait pas de vue un seul des mouvements de Krettly, se mit à rire de plus belle lorsqu'il le vit tirer de son havresac un morceau de jarret de *bourrique*, ficelé dans une musette de toile grossière que ses camarades lui avaient donnée en partant de l'isthme de Suez, puis couper proprement ce morceau en deux parties égales à l'aide de son sabre, et lui présenter gracieusement un des deux morceaux en disant :

— Tenez, mon général ; que préférez-vous ? l'aile, ou la cuisse ?

— Gourmand, répliqua celui-ci tout en dévorant ce mets grossier, tu manges ainsi de la viande sans pain ?

— Pardon mon général, j'ai du pain.

Et aussitôt Krettly s'empessa de lui offrir quelques *paniosques* *.
Napoléon répéta un instant après :

— Ma faim s'est un peu calmée, mais ma soif a augmenté : n'as-tu rien à boire ?

— Malheureusement, mon général, je n'ai à vous offrir pour le quart d'heure qu'une seule nature de boisson : la voilà !

Et Krettly avait passé à Napoléon une espèce de blague à tabac faite de peau de bouc, et aux trois quarts remplie d'une eau saumâtre et nauséabonde. Napoléon la prit avec vivacité ; mais, après avoir bu quelques gorgées, il la lui rendit avec une exclamation de dégoût.

— Ah dam ! excusez, mon général, si je n'ai pu la mettre à la glace ; je sais que ce liquide ne vaut pas le chambertin ; mais, du reste, j'ai voulu vous faire une surprise agréable en vous gardant pour le dessert ces quelques gouttes d'araguy, **

— Donne vite.

Le général en chef en but avec plaisir, remonta à cheval et la petite caravane reprit sa marche au galop. Napoléon ayant ordonné au brigadier Henry de chevaucher un peu sur la droite, pour s'assurer s'il n'apercevait pas au loin quelques officiers de l'état-major ou des guides de l'escorte, Krettly resta seul avec lui.

La nuit était tout à fait venue .

— Il était temps de songer un peu aux autres, dit avec indifférence le général en chef au trompette ; je les avais tout à fait oubliés.

— Si mon cheval et celui d'Henry n'eussent pas été bons coureurs, mon général, vous vous seriez trouvé seul dans ce désert qui ne finit pas.

— Bonaparte n'est jamais seul, même dans le désert ! répondit Napoléon d'un ton inspiré.

Comme le trompette ne se sentait pas de force à lutter de mysticisme et de grandiose avec son général, il se contenta d'enregistrer cette belle réponse dans sa mémoire, comme beaucoup d'autres que

* Petits biscuits arabes.

** Liqueur composée avec du miel, des dattes et des oignons du pays, que l'on fait distiller. L'aragui est le cognac d'Arabie.

nous aurons l'occasion de citer dans le cours de cette véridique histoire.

Napoléon retrouva enfin sa suite, qui était fort inquiète de sa disparation. On se félicita réciproquement, et le trompette Krettly fut complimenté pour avoir eu le bonheur de s'être égaré en tête-à-tête avec le général en chef.

Dans le cours de cette marche si rapide sur Saint Jean-d'Acre, qui commença le 6 février 1799, l'armée française, toujours en côtoyant la mer, n'eut ni de grands triomphes à enregistrer ni de grand obstacles à vaincre, en comparaison de ce qu'elle avait accompli déjà. Le général en chef avait formé en Égypte deux escadrons d'une arme nouvelle destinée à éclairer l'armée et à donner la chasse aux Arabes : c'était le *régiment des Dromadaires*. Chacun de ces animaux portait, assis dos à dos, deux hommes parfaitement armés. La vigueur et la célérité du dromadaire sont telles que cette cavalerie légère pouvait faire, en un jour et sans s'arrêter, une traite de vingt-cinq et même trente lieues,

On ne fut donc pas inquiété pendant cette longue et pénible route à travers les déserts de la Syrie. Zéta, où on coucha à la fin de la première journée, n'offrit aucune ressource. Tandis qu'on dressait les tentes, le général en chef parut intrigué d'entendre en mer une canonnade assez vive.

— Qu'est-ce que cela signifie ? fit-il avec un mouvement d'impatience.

Et comme un guide nommé Bolardeau se trouvait de piquet à l'entrée de sa tente, il ajouta, en s'adressant à ce soldat : Monte à cheval pendant qu'il fait encore jour, et cours jusqu'au rivage pour voir ce que c'est que cette musique.

Avec un homme comme Napoléon, il fallait que les ordres qu'il donnait fussent exécutés aussi vite que la pensée. Bientôt le guide eut franchi l'espace qu'il le séparait de la mer ; mais à mesure qu'il avançait le bruit s'éloignait, et lorsqu'il arriva sur le rivage, il ne vit rien qu'un ciel de feu et une mer tranquille qui avait rejeté quelques cadavres sur la plage. Craignant que cette canonnade ne fût l'annonce d'un triste événement, il eut, à son retour, la hardiesse de le dire au général en chef, qui haussa les épaules et lui répondit d'un ton sec, en lui tournant le dos brusquement :

— Monsieur Bolardeau, je vous engage à aller faire boire votre cheval, qui a chaud.

Bien que Napoléon se rendit familier avec la plupart de ses guides, ceux surtout qui avaient fait avec lui les dernières campagnes d'Italie, et qu'il les connût presque tous, cela ne l'empêchait pas de rappeler sévèrement à l'ordre ceux qui ne savaient pas être circonspects ; mais cette familiarité avait quelque chose de digne qui faisait qu'ils étaient fiers et heureux lorsque, les désignant par leur nom, il leur adressait la parole, ne fût-ce que pour leur faire un léger reproche ; car dans ce cas, c'était encore une marque d'intérêt.

Celui-ci sentit parfaitement qu'il avait outre-passé sa mission en se permettant de dire sa pensée, quoique malheureusement il ne se trompât pas ; il se tint donc pour averti, et, prenant son cheval par la bride, il alla sans mot dire à son bivouac, où il profita pour son propre compte de la recommandation que le général en chef ne lui avait faite que pour sa monture.

En entrant en Syrie, Napoléon, dont la prévoyance embrassait toutes les difficultés, avait donné l'ordre au général de brigade Marmont de lui expédier, par quelques bricks, les munitions dont il avait besoin pour commencer le siège.

La fatalité voulut que ce petit convoi, commandé par le capitaine Stangnelet tombât au pouvoir des Anglais.

Telle avait été la cause de la canonnade qu'il avait entendue en mer. Il fallut donc songer à entreprendre le siège avec les seuls moyens qu'offrait l'artillerie qu'on avait amenée.

Le 18 mars, l'armée arriva devant Saint-Jean-d'Acre et commença par établir son camp au nord de la ville.

Napoléon se posta pendant plusieurs heures sur une petite hauteur qui dominait cette cité, à mille toises de distance environ.

L'ennemi, apercevant l'état-major du général en chef, sans attendre au lendemain, essaya sur lui l'habileté de ses canonnières. Des bombes furent lancées si juste qu'une d'elles s'enterra à quelques pas du général en chef, et entre deux de ses aides-de-camp : le capitaine Croisier et Eugène de Beauharnais.

— Pas trop mal pointé ! dit en souriant de dépit Napoléon. Il semblerait que ces gaillards-là ont été à notre école.

Il ne croyait pas si bien dire, comme il devait en avoir bientôt la preuve ; car, à peine s'était-il éloigné un peu, qu'une autre bombe alla tomber, en crevant à un pied de terre, ou milieu d'un groupe de

soldats assis tranquillement sur l'herbe et occupés à faire la soupe.

Tout disparut, y compris la marmite ; et de neuf fantassins qu'ils étaient, deux seulement survécurent. L'un d'eux qui n'avait rien attrapé, dit gaiement à son camarade, aveuglé par la terre qu'il avait reçue dans le visage au moment de l'explosion :

— Eh bien ! à la bonne heure ! si c'est de cette façon que les paroissiens de ce pays soignent la soupe, nous courons risque de n'en pas manger de sitôt.

Napoléon, qui entendit ce propos, se retourna et sourit :

— Patience, mon brave, lui dit-il ; cela ne durera pas ; ce n'est que le commencement.

— Alors, excusez, citoyen général en chef, répliqua le soldat ; si ce n'est là que le commencement, que sera donc la fin ?

Saint-Jean-d'Acre est situé à la pointe d'une langue de terre fortifiée du côté de la mer par des batteries de gros calibre et par un pharillon que protégeaient aussi plusieurs pièces de canon.

L'enceinte du côté de la terre se composait d'une haute muraille coupée par une tour chargée de pièces de tout calibre. Cette tour fut appelée à juste titre la *Tour maudite*.

De petits jardins entouraient la place dans une assez grande étendue ; et, comme ils étaient tous formés par des cactus et de ces hautes plantes si communes en Egypte, on eut assez de peine, lorsqu'on voulut reconnaître les abords de cette place, à repousser les tirailleurs turcs, qui, à l'arrivée des Français, s'étaient embusqués derrière ces espèces de palissades mouvantes, et n'avaient cessé de tirer sur eux et de les harceler.

Après avoir battu cette tour saillante pendant plusieurs jours de suite, elle se trouva assez démantelée pour qu'on crût possible d'y loger quelques mineurs avec un officier.

Les troupes s'ébranlèrent pour s'élaner au pied de la tour ; mais elles se trouvèrent brusquement arrêtées par un fossé de quinze pieds de large sur dix de profondeur, revêtu d'une contrescarpe, auquel personne n'avait songé jusqu'alors.

Il fallut donc faire sauter cet ouvrage, et le jeune Mailly de Châteaurenard, un des officiers d'état-major de l'adjutant-général Bertier, fut chargé de pénétrer dans la *Tour maudite*.

Une douzaine de mineurs s'y logèrent avec lui, afin de travailler à la percer, en attendant que l'infanterie pût se rendre maîtresse du fossé. L'intrépide jeune homme et les douze soldats exécutèrent parfaitement leur mission ; mais, pendant l'opération, l'ennemi fit sur les troupes un feu tellement vif, qu'elles furent forcées d'abandonner le fossé.

Le brave Mailly et ses douze compagnons furent étranglés pendant la nuit par les Turcs.

Déjà, avant son arrivée devant la place, le général en chef avait expédié à Djeddar le frère aîné du malheureux Mailly, porteur de paroles de paix pour le commandant de Saint-Jean-d'Acre ; mais ce jeune officier avait été traité comme prisonnier de guerre et provisoirement enfermé dans le pharillon avec une centaine de chrétiens que le sanguinaire pacha avait fait enlever sur les côtés de Syrie.

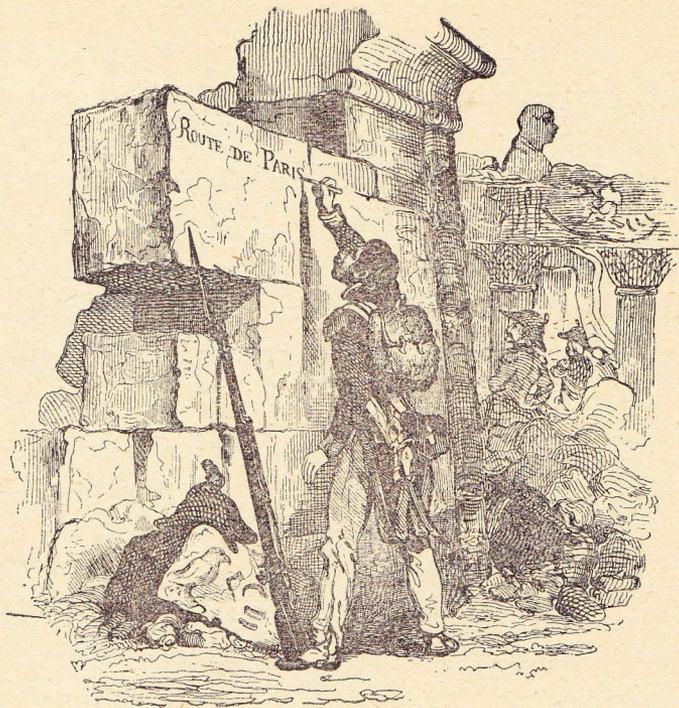
Le lendemain de l'insuccès du premier assaut, des soldats avertirent le général Vial, qui était à la tranchée, que l'on voyait sur le bord de la mer beaucoup de cadavres auxquels on avait coupé la tête.

C'était le complément du massacre fait par les Turcs la nuit précédente. Vial reconnut parmi eux les corps des deux Mailly. Les deux frères avaient été égorgés ensemble, et peut-être sans avoir eu la consolation de s'embrasser avant de mourir.

Lorsque Napoléon eut connaissance de ce nouveau trait de cruauté de Djeddar (ce nom signifie *le boucher*), il serra convulsivement les poings et prononça sourdement les mots de *barbare* et de *sauvage* ; puis il ordonna que les derniers devoirs fussent rendus à ces martyrs d'une guerre d'extermination.

Toutes les dispositions relatives au siège de Saint-Jean-d'Acre furent faites prétendit-on, avec cette légèreté et cette insouciance qu'inspire toujours une trop grande confiance dans le succès. Les boyaux de tranchée avaient à peine trois pieds de profondeur, de sorte que beaucoup de soldats n'étant pas assez couverts, furent victimes de ce peu de prévoyance du commandant du génie.

Un matin que le général Kléber se promenait dans les lignes du camp avec Eugène de Beauharnais, qu'en sa qualité de capitaine commandant les guides du général en chef, quelques-uns de ces cavaliers devaient toujours escorter, on l'entendit témoigner hautement



son mécontentement de ce que les tranchées n'étaient pas plus avancées et plus profondes.

— Regarde donc, *blondin*, dit-il à Eugène, la *drôle* de tranchée de ton beau-père; elle ne me va qu'au genou.

Ce général aimait Eugène comme on aime un fils. Eugène avait à peine dix-neuf ans, et, en l'appelant familièrement *blondin*, Kléber faisait allusion à sa magnifique chevelure; mais à peine avait-il prononcé ces mots qu'une balle tirée de la *Tour maudite* lui enlève l'oreille de sa botte à revers et casse la cuise au guide qui se trouvait à côté de lui. Par un mouvement aussi prompt que l'éclair, le général s'était jeté au-devant d'Eugène et avait étendu les bras comme pour le préserver; puis il avait tourné la tête du côté du blessé, en disant froidement à Eugène :

— Eh bien! *blondin*, n'avais-je pas raison?

Cette action, ces paroles, ce geste de Kléber opposant sa large poitrine aux coups de l'ennemi pour protéger son jeune ami, sont sublimes; et il faut que cela soit, car dans la suite le prince Eugène ne pouvait rappeler ce trait sans que les larmes lui vinssent aux yeux.

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS